

ANTIQUITÉS DE L'ALSACE

DÉPARTEMENT DU HAUT-RHIN

OU CHÂTEAUX, ÉGLISES ET AUTRES MONUMENTS
DES DÉPARTEMENTS DU HAUT- ET DU BAS-RHIN

DU MÊME ÉDITEUR

ANTIQUITÉS DE L'ALSACE. DÉPARTEMENT DU BAS-RHIN

JEAN GEOFFROY SCHWEIGHÆUSER, 2020

VOYAGE PITTORESQUE EN BOURGOGNE. PREMIÈRE PARTIE : DÉPARTEMENT DE LA CÔTE-D'OR

MAILLARD DE CHAMBURE ET AL., 2020

VOYAGE PITTORESQUE EN BOURGOGNE. DEUXIÈME PARTIE : DÉPARTEMENT DE SAÔNE-ET-LOIRE

MAILLARD DE CHAMBURE ET AL., 2020

METZ MONUMENTAL & PITTORESQUE

ALBERT BERGERET, 2018

NANCY MONUMENTAL & PITTORESQUE

ALBERT BERGERET, 2018

ANTIQUITÉS DE L'ALSACE

DÉPARTEMENT DU HAUT-RHIN

OU CHÂTEAUX, ÉGLISES ET AUTRES MONUMENTS
DES DÉPARTEMENTS DU HAUT- ET DU BAS-RHIN

MARIE PHILIPPE AIMÉ DE GOLBÉRY



Éditions JALON, 2020

Sommaire

<i>Avant-propos</i>	VII
<i>Introduction</i>	IX
Ribeauvillé	15
Dusenbach	27
Kaysersberg	31
Alspach	37
Hohnack	41
Les Trois Épis, Wineck	45
Pflixbourg, Wasserbourg	49
Schwarzenbourg	53
Munster	55
Château du Haut-Landsberg	59
Colmar	65
Éguisheim	75
Marbach	81
Gueberschwihr	85
Pfaffenheim	89
Rouffach	91
Soultzmatt	97
Lautenbach	99
Murbach	103
Guebwiller	109
Bergholtz, Issenheim, Bollwiller	115
Soultz, Freundstein, Thierenbach, Jungholtz	117
Wattwiller, Herrenfluh, Hirtzenstein, Uffholtz, Cernay	121
Thann, Château d'Engelbourg	123
Saint-Amarin, Wildenstein	133
Masevaux	137
Rougemont	139

Belfort, Rosemont, Auxelles	141
Bermont	147
Delle	151
Ferrette	155
Ferrette	161
Altkirch, Landser, Landskron	165
Mulhouse, Illzach, Ensisheim	171
Ottmarsheim, Routes, Villes romaines	177

Avant-propos

CET ouvrage, publié en vingt livraisons entre 1825 et 1828, a été rédigé par Marie Philippe Aimé de Golbéry pour la première partie, consacrée au département du Haut-Rhin, et par Jean Geoffroy Schweighäuser pour la seconde partie, consacrée au Bas-Rhin. Il constitue, de l'avis général, tout à la fois un des plus beaux ouvrages illustrés sur l'Alsace paru au XIX^e siècle et une importante source documentaire sur les monuments patrimoniaux de la région.

Son écriture s'inscrit dans la vaste enquête lancée par le ministre de l'intérieur Montalivet en 1810 pour le recensement du patrimoine, mis à mal par la Révolution. Elle vise plus largement à engager l'ensemble des historiens français à écrire l'histoire nationale. Pour Golbéry et Schweighäuser, l'ouvrage est l'occasion de mettre en avant l'identité historique et patrimoniale complexe de l'Alsace :

“ Une ère nouvelle s'ouvre pour l'Alsace : elle a partagé la gloire de la France, elle a partagé ses malheurs. Qu'elle jouisse avec elle des institutions qui lui garantissent une sage liberté; mais qu'à ses espérances elle joigne aussi ses souvenirs : qu'elle garde pour cette nouvelle époque les monuments que les âges ont respectés. ”

Le document est illustré de quatre-vingt planches en lithographie, la plupart d'après des croquis de Alphonse Bichebois et Nicolas Chapuy, lithographiées par l'imprimeur-lithographe Godefroy Engelmann, qui a ouvert à Mulhouse l'un des deux premiers ateliers lithographiques en France, en 1815.

Les exemplaires reliés comprennent en général deux volumes grand in folio, un pour chaque département. Le premier tome intègre parfois des suppléments de Golbéry parus en 1828 et 1829 sur les antiquités romaines, agrémentés chacun de quatre planches supplémentaires (dont deux cartes et un plan)¹. Relié à la suite du second tome, on trouve parfois un autre ouvrage de Schweighäuser, les « Vues pittoresques de la cathédrale de Strasbourg, et détails remarquables de ce monument », paru en 1827. Les exemplaires reliés s'échangent aujourd'hui à des prix variant entre 1 000 et 3 000 euros selon leur état. Une réédition à l'identique a été imprimée en 1973 chez Istra à Strasbourg, avec 700 exemplaires numérotés, qui atteignent aujourd'hui entre 200 et 400 euros.

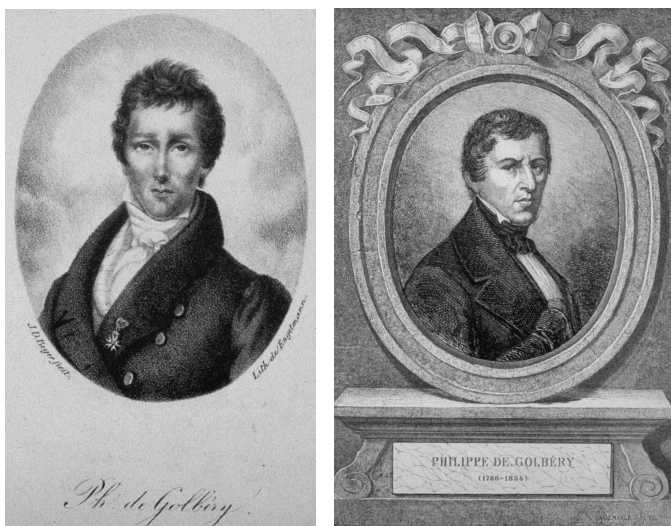
La présente édition vise à rendre accessible à petit prix cet ouvrage important. Il ne s'agit pas d'un fac-similé mais d'une nouvelle édition, augmentée et annotée. Les notes ajoutées dans cette édition sont imprimées en caractères italiques pour les distinguer des notes originales. Pour plus de clarté, l'orthographe contemporaine a été adoptée y compris pour les dénominations des lieux, avec une note pour expliciter la modification. Une photographie permet de visualiser l'évolution de chaque site représenté par une lithographie. En à peu près deux siècles seul un site du Haut-Rhin faisant l'objet d'une lithographie a complètement disparu : l'ancienne chapelle de Schweinsbach, remplacée par une nouvelle. Le pèlerinage de Dusenbach ne conserve que quelques vestiges intégrés à une reconstruction de la fin du XIX^e siècle. On observe bien sûr que beaucoup de ruines se sont fortement dégradées au fil

¹ Le supplément de 1828 est disponible sur Internet à l'adresse : <https://arachne.uni-koeln.de/> (recherche : Golbéry).

du temps. Néanmoins, les sombres prévisions de Golbéry sur la disparition inéluctable du patrimoine ancien ne se sont, heureusement, pas complètement réalisées.

L'auteur de ce premier tome, Marie Philippe Aimé de Golbéry est né le 1^{er} mai 1786 à Colmar (province d'Alsace) et mort le 5 juin 1854 à Kientzheim (département du Haut-Rhin). Fils d'un membre du conseil souverain d'Alsace, le parlement de la province depuis 1711, il commence ses études secondaires à Coblenche, où son père est en fonction, les continue à Paris où il étudie ensuite le droit à l'École de Droit de Paris puis à Coblenche. Avocat en 1808, il se dirige ensuite vers la magistrature, comme substitut puis procureur impérial en Hollande, puis à Colmar en 1813. Il démissionne en 1814, au moment de l'abdication de Napoléon I^{er}. Pendant la Restauration, après avoir brièvement repris le métier d'avocat, il redevient conseiller à la cour de Colmar en 1820. De 1821 à 1841, il préside très souvent, soit les assises du Haut-Rhin, soit celles du Bas-Rhin. Il est enfin nommé procureur général à la Cour royale de Besançon en 1841, qu'il quitte en 1847 pour raisons de santé.

Il entre dans la vie politique en 1830, lors de l'avènement de la Monarchie de Juillet. Il est élu député de la circonscription de Colmar de 1834 à 1848. Esprit libéral, il siège au centre gauche à la Chambre. De 1823 à 1854 il réside dans le château familial de Schwendi à Kientzheim.



Magistrat très estimé, Golbéry doit cependant sa notoriété avant tout à sa passion pour l'histoire, l'archéologie et l'architecture. Il est l'auteur de nombreuses publications et fait partie d'innombrables sociétés savantes. Il dirige le recensement des monuments anciens du département du Haut-Rhin. En 1827, il est reçu membre correspondant de l'Institut (Académie des Inscriptions et Belles-Lettres) et en 1831 par l'Institut archéologique de Rome.

Parmi ses principaux ouvrages on peut citer « Les Villes de la Gaule rasées par Dulaure et rebâties par Golbéry » en 1821, « Mémoire sur l'état de la Gaule avant la conquête de ce pays par les Romains » en 1825, « Antiquités de l'Alsace, châteaux, églises et autres monuments des départements du Haut et Bas-Rhin » en 1828, en collaboration avec Jean Geoffroy Schweighæuser, « Histoire et description de la Suisse et du Tyrol » en 1845. On lui doit de nombreuses traductions d'auteurs de l'antiquité comme Virgile, Tibulle, Cicéron et Suétone, ainsi que d'historiens allemands comme Friedrich Christoph Schlosser (« Histoire universelle de l'Antiquité ») et Barthold Georg Niebuhr (« Histoire romaine »).

Une rue de Colmar et une place de Strasbourg portent aujourd'hui son nom. La biographie de l'helléniste et archéologue Jean-Geoffroy Schweighæuser (1776-1844) figure dans l'avant-propos du second tome.

Jacques Lonchamp, Professeur des Universités.

Introduction

PLACÉE au centre de l'Europe, resserrée entre les Vosges et le Rhin, l'Alsace est bornée au midi par la Suisse et la Franche-Comté; au nord, par le Palatinat; les montagnes de la Souabe s'élèvent sur la rive orientale du fleuve, et la Lorraine occupe à l'ouest le revers des Vosges. La nature a tout fait pour cette belle contrée : riche des produits du sol, la plaine est couverte de moissons, de prairies, de villes et de villages; les coteaux sont cultivés par l'industriel vigneron, et la crête des montagnes porte de noires forêts de sapins, dont la teinte sévère contraste avec l'aspect riant du pays. Outre ces biens de la nature, l'Alsace en a d'autres, qu'elle doit à la seule activité de ses habitants : ses fabriques, les plus nombreuses et les plus habiles de toute la France, fournissent l'Europe entière de leurs étoffes; elles approvisionnent jusqu'aux marchés de la Perse : les États-Unis, le Brésil, Haïti sont tributaires de leur commerce. Au milieu de ce spectacle de prospérité, se présentent des ruines qui rappellent d'autres siècles, et l'histoire vient mêler ses tableaux à ceux de la nature. Par sa position géographique, l'Alsace vit toujours ses destinées agitées entre la Gaule et la Germanie, entre la France et l'Empire; elle fut presque en tout temps le champ de bataille où se débattaient leurs intérêts. Privée par cela même d'une existence indépendante, elle fut le théâtre des plus grands événements : nul siècle n'a passé sur elle sans y laisser des souvenirs et des monuments. Notre tâche est de rappeler les uns à mesure que nous décrirons les autres. Mais, avant d'entrer dans les détails particuliers à chacun, nous devons à nos lecteurs un coup d'œil général sur notre histoire et sur les institutions qui ont précédé celles qui nous gouvernent.

Nos origines nous seraient inconnues, si elles ne brillaient des reflets de l'histoire romaine; car les Druides n'écrivaient pas. Or, il résulte des textes anciens, que la Gaule était divisée en Aquitaine, Celtique et Belgique, et que la Gaule celtique touchait au Rhin par le moyen des Helvétiens et des Séquaniens. César, en parlant du cours du fleuve, place les Séquaniens au-dessous des Helvétiens, et les Médiomatriciens² plus bas que les Séquaniens. L'illustre Schœpflin³ a établi, avec une grande puissance d'érudition, que la limite de nos départements séparait aussi les deux peuples anciens. Les Médiomatriciens étaient belges : sans cela César les aurait nommés parmi les nations qui font arriver les Celtes au Rhin. Il est plus difficile de déterminer d'une manière certaine la frontière qui distinguait les Rauraques d'avec les Séquaniens. Ptolémée, en accordant *Argentouaria* aux Rauraques, nous jette dans quelque embarras; car il est à peu près reconnu que cette ville celtique était sur le lieu où l'on voit aujourd'hui Horbourg⁴ : César dit formellement que les Rauraques sont Helvétiens; et, en admettant l'indication de Ptolémée, il n'y aurait plus guère de place entre ceux-ci et les Médiomatriciens pour joindre aux rives du Rhin les Séquaniens, qu'y met César, et dont le territoire, selon toute apparence, n'était pas interrompu. On pourrait dire que Ptolémée a été souvent accusé d'inexactitude; on ajouterait, qu'il écrivait au fond de l'Égypte et d'après des renseignements peu sûrs : mais dix-sept siècles sont une distance plus grande que celle de l'Égypte au Rhin, et il y aurait de la témérité à trancher la question. Il est possible que de César à Ptolémée il se soit fait entre les Séquaniens et les Rauraques quelque mouvement intérieur, et

² Médiomatriques, Médiomatrices.

³ Jean-Daniel Schœpflin (1694–1771) est un historien de grand renom, professeur à l'université de Strasbourg. Auteur de l'« Alsace illustrée », il est considéré comme un des fondateurs de la méthode historique moderne.

⁴ Horbourg-Wihr, près de Colmar.

que la division territoriale qui, sous Constantin, les confondit dans la *Maxima Sequanorum*, se soit ainsi préparée par la nature des choses.

Les établissements des Germains sont l'un des points les plus importants de notre géographie. Tacite rapporte que d'abord les Gaulois étaient les plus forts, et l'on pourrait admettre que les mouvements des Germains étaient la réaction amenée par leurs expéditions. César ne voit dans la plupart des Belges que des peuples d'origine germanique. Des conjectures historiques, et même une tradition conservée par nos anciennes chroniques, font régner Arioviste sur les deux rives du fleuve : cependant, en parlant des différents des Éduens et des Séquaniens, et du secours que ceux-ci demandent aux Germains, César fixe à cette époque, qui précède de quatorze ans son arrivée, la domination de ce roi sur la rive gauche; il semble, par conséquent, exclure cette tradition. Lui-même, quoiqu'il prétende avoir chassé tous les Germains, reconnaît, quand il suit le cours du fleuve, qu'il y en a de ce côté du Rhin; car il nomme les Triboques, après les Médiomatriciens. Strabon, qui écrivait sous Tibère, les établit chez les Médiomatriciens mêmes, et l'on peut penser, d'après ses expressions, que ces Triboques, qu'il déclare Germains, s'étendaient jusque sur une partie de la Séquanie, dont le tiers avait été cédé à Arioviste pour prix du funeste secours qu'elle en avait obtenu. Ce tiers, ainsi qu'on a tâché de le démontrer ailleurs, devait être la haute Alsace allemande. De sept peuples qui suivent Arioviste, et qui, selon les expressions formelles de César, ont passé le Rhin avec lui, on en retrouve trois sur notre rive : les Vangions, les Triboques, les Némètes. Lucain vivait sous Néron, et ce qu'il dit de la guerre civile, ferait croire que les Vangions y étaient avant cette époque. Après lui, Pline et Tacite parlent de Triboques, de Némètes et de Vangions⁵. Quelques modernes ont pensé que les Triboques sont revenus pendant la guerre civile, et que les deux autres nations ne se sont établies sur notre rive que plus tard. Les textes anciens sont muets à cet égard. Il ne règne pas moins d'incertitude sur la position de ces Germains les uns envers les autres. Dans Pline, les Némètes sont les plus méridionaux. Ptolémée mêle tous ces peuples, plaçant, à tort sans doute, les Vangions au milieu des Triboques et les mettant à Strasbourg (*Argentoratum*), tandis que ceux-ci seraient à Ehl⁶ (*Helvetus*), et à Brumath (*Brocomagus*). Il ne paraît pas qu'il y ait eu de Vangions en Alsace, et les Némètes, dont le siège principal était Spire, n'en occupaient que la partie septentrionale.

Nos montagnes portent sur leurs lignes avancées de nombreux vestiges de fortifications, les unes en forme d'enceinte, les autres prolongées. Parmi les premières on admire les constructions majestueuses, voisines du monastère de Sainte-Odile. Les murailles dont les restes sont alignés, ont paru à Schœpflin et à l'abbé Grandidier⁷ un immense ouvrage militaire créé par les Romains pour couvrir la Gaule. Les monuments s'élèvent contre cette opinion; ils détruisent toute idée de continuité, ils n'ont aucun caractère romain, et conviennent mieux, les uns comme limite, les autres comme défense, à ces grands mouvements de population, qui n'ont plus de date à nos yeux, qui ont précédé l'histoire, et ne sont gravés sur la pierre d'aucun édifice. Les faits anciens ont aussi leur chaos : la crédule tradition se plaît à jeter des merveilles dans les siècles que la mémoire des hommes ne peut plus atteindre. L'Alsace devient un lac, et les câbles des vaisseaux s'attachent à des anneaux que le montagnard croit voir encore sur le roc. Nous n'avons rien aperçu qui annonçât l'existence de ce monde antédiluvien. Quoi qu'il en soit, les coquillages des montagnes, les débris végétaux enfouis sous le sol, attestent des révolutions de la nature; elles ont pu détruire le souvenir d'une civilisation primitive. Toutefois ces époques sont à jamais retranchées du domaine de l'histoire : livrées à l'imagination, qui embellit tout, rien n'empêche que les fables heureuses des Grecs ne donnent aux Gaulois des Hyperboréens pour prédécesseurs; rien n'empêche d'appeler sur notre sol ces récits échappés de la lyre de Pindare, et de voir des travaux cyclopéens dans ces roches, qui ne doivent leur pose bizarre qu'au temps et à la nature.

⁵ Le texte de Tacite parle aussi de Caracates, dont il n'est question nulle part ailleurs.

⁶ Orthographié Ell; Ehl est un hameau de la commune de Sand dans le Bas-Rhin.

⁷ Philippe-André Grandidier (1752–1787) est un bénédictin strasbourgeois, historien et archéologue, qui a écrit plusieurs livres sur l'histoire de l'Alsace et de Strasbourg.

Mais que de l'imagination nous revenions à la réalité, nous ne retrouverons de l'histoire des Celtes que quelques débris épars. Sous les Romains la présence des nations d'outre-Rhin détermina la création d'une Germanie cisrhénane; elle comprit dans sa partie supérieure la basse Alsace. Plusieurs auteurs pensent qu'elle s'étendait aussi sur le tiers de la Séquanie concédé à Arioviste; et les briques de légion trouvées dans les cantons septentrionaux du Haut-Rhin, indiquent par leur chiffre la présence des troupes stationnées dans la Germanie supérieure : le reste fut attribué par Auguste à la Gaule lyonnaise. L'une et l'autre de ces provinces avaient des gouverneurs nommés par l'empereur. Agrippa, Germanicus ont administré l'Alsace. Vindex en occupait une portion, quand il marcha pour favoriser l'heureuse entreprise de Galba. Vitellius la traversa quand, dirigeant ses armes contre le nouvel empereur, la durée de sa route suffit pour égaler celle de deux règnes. Bientôt les divisions des Romains ouvrirent la Gaule aux Barbares, et les *Alemanni* franchirent le Rhin : vaincus par Caracalla, par Constance, par Crispus, par Maximin, ils éprouvèrent de la part de Julien une horrible défaite, et quelques années après, Gratien fut encore obligé de les vaincre; rien ne rebutait ces peuples. Ils demeurèrent les maîtres du pays après l'irruption des Vandales et des Alains. L'Alsace était totalement ravagée; enfin Attila vint la traverser avec les Huns. Au milieu des images de la dévastation apparaît tout à coup l'aurore de la glorieuse monarchie des Francs. Dans les plaines de Chalons, Mérovée combat avec Aetius contre Attila. Mais, tandis que ce barbare fuit devant eux, donnons encore un regard à l'empire romain. Nous n'avons point parlé de ce Constantin que l'histoire a salué du nom de grand, l'Église du titre de saint. Son règne a précédé ces désastres. Il avait opéré de nombreux changements dans l'administration de l'empire. Quatre préfets du prétoire furent alors institués. L'un d'eux avait un lieutenant préposé à toute la Gaule, et celui-ci étendait son autorité sur les chefs des dix-sept provinces. La *Maxima Sequanorum* comprit tout ce que la Germanie supérieure, devenue *Germania prima*, laissait en dehors de ces limites. Celle-ci avait à Mayence un *consularis*. Cependant l'autorité militaire n'était plus dans les mains de ces magistrats : *Olinio* fut le siège d'un duc de Séquanie; un autre résidait à Mayence; *Argentoratum* eut un *comte*, et tous dépendirent d'un *magister militum* ou chef des troupes, qui égalait en dignité le préfet du prétoire. Les Barbares, ne connaissant que le glaive, ne conservèrent que ces titres militaires; ils détruisirent tout ce qu'avait produit la civilisation; et le christianisme, que le génie de Constantin avait assis sur le trône, retomba dans l'état de persécution d'où il l'avait tiré.

Clovis paraît; les *Alemanni* sont vaincus à Tolbiac, et la monarchie des Francs, triomphante et chrétienne, nous unit à sa gloire. Ici l'erreur cherche à s'emparer de quelques faits : on veut que l'Alsace ait été le premier établissement des Francs, et même que Dagsbourg soit le *Dispargum* de Clodion; enfin, le champ de bataille serait sur notre frontière, et non près de Cologne. Mais, à cet égard, le consentement général supplée à l'obscurité de Grégoire de Tours. Les Mérovingiens, successeurs de Clovis, ont eu dans notre province plusieurs palais : tel était celui de Kœnigshoffen⁸, où Childebart II vint avec toute sa famille; celui de Marlenheim, où Frédégonde voulut faire assassiner ce roi, pendant qu'il se rendait à l'oratoire; celui de Kirchheim, où résidait l'infortune Dagobert II, celui d'Isembourg, où, par une riche donation, il jeta les fondements de la puissance des évêques de Strasbourg. Sous ces rois l'Alsace faisait partie du duché d'*Alemannie*; au septième siècle elle en fut séparée et constituée en duché particulier. Étichon ou Attic fut revêtu de la qualité de duc par Childéric. L'histoire en fait le fils d'un maire du palais; une version assez vraisemblable le fait descendre d'un chef des conquérants *Alemanni*. Les richesses de sa famille donnent beaucoup de poids à cette opinion; car il possédait les ruines d'*Argentoratum*, ainsi que l'antique fortification de Sainte-Odile, et on lui doit d'immenses et pieuses fondations. Étichon est le père commun de plusieurs dynasties; son nom est à la tête de notre histoire. Adelbert, son fils, et Luitfried, son petit-fils, lui succédèrent; après eux la province est administrée par les officiers de la chambre. Charlemagne vint plusieurs fois en Alsace, il tint même à Schlestadt⁹ une cour plénière. Fulrade, né dans les

⁸ Orthographié Kœnigshoven.

⁹ Ancien nom de Sélestat.

environs de cette ville, était abbé de Saint-Denis; ce fut lui qui fit consacrer le changement de dynastie par le pape Zacharie. Comblé de bienfaits par la munificence du monarque, Fulrade créa des établissements religieux à Lièpvre et à Saint-Hippolyte; on lui doit la construction de l'église souterraine de Saint-Denis, et ces archives de la mort, où la France garde les restes de tant de monarques, sont l'ouvrage d'un Alsacien.

Louis le débonnaire et le champ du mensonge réveillent aussi de grands souvenirs. Le lieu où ce malheureux père fut abandonné par son armée, pendant que le pape Grégoire IV négociait avec lui, est appelé *Rothfeld* par les auteurs; l'analogie des noms l'a fait chercher à Rouffach¹⁰ (*Rubeacum*), et près de Colmar, où il y a une forêt appelée *Rothlœblé*. L'opinion générale s'est déclarée pour cette vaste plaine qu'on voit entre Thann et Cernay. Quand l'ambition de Lothaire arma contre lui ses frères complices de cette perfidie, Strasbourg entendit les serments que se firent à la tête de leurs soldats, Louis de Germanie et Charles le chauve; on les regarde encore comme le plus ancien monument des langues tudesque et romane. Et lorsque dans la suite Lothaire, avant d'expier ses fautes dans un monastère, partagea ses états entre ses fils, les pays compris entre la Saône et l'Escaut furent, de son nom et de celui de Lothaire II, appelés royaume de Lorraine. On voit sous le règne de ce dernier un duc d'Alsace : c'était Hugues, né de ses désordres avec Walrade. Mais, lorsque ce Hugues se fut révolté contre Charles le gros, il finit ses jours dans le monastère de Prüm, et ne fut point remplacé. Les vicissitudes éprouvées par le royaume de Lorraine ne nous occuperont pas ; nous ne parlerons ni de Zwentibold, fils de l'empereur Arnould, ni de Louis, qui reconquit sur ce frère illégitime le sceptre dont son père l'avait privé, ni même du retour momentané de l'Alsace à la couronne de France sous Charles le simple. Les ducs reparaissent sous l'empereur Conrad I^{er}, et cette charge, successivement attribuée à divers princes, demeura ensuite dans la maison de Souabe. Enfin, l'histoire de Frédéric Barberousse et de Frédéric II n'est que l'histoire de nos ducs, dont le dernier fut ce malheureux Conradin, qui marcha contre Charles d'Anjou, triompha dans Rome avant d'avoir combattu, et ne se doutait pas que cette pompe n'était que le cortège qui le menait à l'échafaud. Avec lui s'éteignit et la maison de Hohenstauffen et la dignité de duc : l'Alsace devint province immédiate de l'Empire. Ce pays est, dès la fin de ce siècle, témoin des événements les plus importants. Rodolphe de Habsbourg, préparant sa grandeur future, y fait la guerre, et assiège plusieurs châteaux : Adolphe de Nassau y vient, lorsqu'il défend sa couronne contre Albert d'Autriche. Le siècle suivant nous présente l'affligeant tableau d'une population à laquelle la superstition met les armes à la main : ni l'autorité de Louis de Bavière, ni la confédération jurée à cet effet, ne purent arrêter les massacres commis sur les juifs, et deux fois Colmar fut assiégé par les fanatiques auteurs de ces crimes. L'expédition d'Enguerrand de Coucy et ses prétentions sur l'Alsace déconcertées par la prudence de l'archiduc Léopold, la journée de Sempach, où l'élite de la noblesse alsacienne périt avec cet archiduc, victime de l'intrépidité des Suisses; tels sont les événements qui terminent ce siècle. Celui qui lui succéda, plus digne encore des regards de la postérité, vit l'imprimerie naître à Strasbourg du génie de Gutenberg. L'arrivée du Dauphin, fils de Charles VII, le combat meurtrier qu'il livre aux Suisses à Saint-Jacques, les désordres de ses Armagnacs cantonnés en Alsace, le gouvernement passager de Charles le téméraire, le supplice de son intendant Pierre de Hagenbach; enfin, la bataille de Morat, à laquelle nos villes eurent tant de part, nous conduisent jusqu'à cette autre époque, où l'agitation des habitants des campagnes, préparant les esprits à de plus grands mouvements, fut suivie de la réformation de Luther. Henri II, Albert de Brandebourg, Charles-Quint, amènent successivement leurs armées. Après eux le cardinal de Lorraine et le marquis de Brandebourg se disputent l'évêché par la force des armes. Le 17^e siècle continuant les guerres de religion, Gustave-Adolphe, le héros du Nord, couvre l'Alsace de ses troupes; enfin, la France, son alliée, demeure maîtresse de la province, qui devient le prix de la politique habile de son cabinet et des exploits glorieux de ses soldats. En vain l'Empire tenta de la ressaisir; Turenne décida la question dans les plaines d'Entzheim et de Turckheim : le maréchal de Villars, le comte d'Harcourt, le comte Dubourg, cimentèrent par leurs exploits l'union de

¹⁰ *Orthographié Ruffac.*

l'Alsace à la France. Combien de vaillants guerriers, combien de généraux habiles elle a depuis rangés sous les drapeaux de la patrie ! les champs de Valmy, de Loano, de Thèbes et de Syène, sont couverts de trophées alsaciens : Kléber en éleva sur les bords du Nil, Lefebvre sur les plages de la mer Baltique. Nous avons déjà suivi l'administration intérieure de l'Alsace jusqu'aux Mérovingiens; voyons ce qu'elle fut après eux. D'abord, les ducs ne furent, comme sous la première race, que de simples gouverneurs; mais bientôt la souveraineté territoriale rehaussa leur puissance : l'usurpation devint facile, quand la maison revêtue de cette dignité occupa le trône impérial. Une autre magistrature est celle des landgraves. L'Alsace était partagée en Nordgau et en Sundgau; chacun de ces pays eut ses comtes, qui rendaient la justice dans toute leur contrée. Au commencement du 12^e siècle les landgraves sont nommés pour la première fois, quoique ce titre paraisse plus ancien. Ces landgraves sont comtes provinciaux et juges comme leurs prédécesseurs; ils jouissent des droits régaliens, et possèdent, outre l'autorité qu'ils tiennent de l'empereur, un grand nombre de fiefs et de biens patrimoniaux qu'ils gouvernent en souverains. Devenu héréditaire dans la famille de Habsbourg, accru du domaine de Ferrette, le landgraviat supérieur fut administré par les archiducs, et même par les empereurs; la possession de la maison d'Autriche ne fut un instant interrompue que par l'engagement consenti par Sigismond à Charles le téméraire, et le roi de France, succédant aux archiducs, joignit à ses titres celui de landgrave d'Alsace.

Dans l'origine le landgraviat inférieur se trouva quelquefois réuni dans les mêmes mains. Vers la fin du 11^e siècle Godefroy, comte de Metz, succéda à Hugues VII, son parent, assassiné par les gens de l'évêque de Strasbourg. Le petit-fils de Godefroy fit place à la famille de Werd, que les liens du sang paraissent rattacher à la fois aux comtes d'Éguisheim et aux comtes de Metz. Enfin, en 1359, les évêques de Strasbourg achetèrent la charge de landgrave de Louis d'Ettingen, dont le père, gendre du comte de Werd, avait été associé au landgraviat. Cette vente donna lieu à beaucoup de réclamations de la part des ducs de Lorraine, qui regardaient plusieurs fiefs compris dans l'aliénation, comme une portion du patrimoine que leur avait transmis Gérard d'Alsace, leur aïeul.

L'origine des *landvogts* ou avocats de l'Alsace se perd dans les temps les plus reculés : le titre de *procurator rerum imperialium*, qu'une charte de 1257 donne à l'un d'eux, définit assez bien leurs fonctions. Les *landvogts* veillaient au maintien de la paix publique, ils avaient des subordonnés dans les villes impériales, ils assistaient à l'élection des magistrats de ces villes, et présidaient la régence. Comme les landgraves, ils étaient d'abord nommés par l'empereur, qui choisissait sans suivre d'autre règle que sa volonté. Sous Frédéric II, cette charge, partagée entre Ulrich de Ferrette et Otton d'Ochsenstein, passa à Wœlfelin, successeur plébéien de ces illustres seigneurs. Il entoura de murailles Kaysersberg, Colmar et Schlestadt. L'empereur Sigismond engagea l'advocatie aux comtes palatins, qui possédaient en Alsace de nombreux domaines; Ferdinand I^{er} l'ayant rachetée, elle resta dans la maison d'Autriche. Depuis l'engagement dont nous venons de parler, il y eut des *sous-advocats* qui administraient à raison de l'éloignement du titulaire : ce furent les plus puissants seigneurs qui briguèrent cette charge. Le premier gouverneur français fut le comte d'Harcourt. Le roi confondit toutes les juridictions dans son conseil souverain; il mit des bailliages à la place des sièges inférieurs; il soumit les villes à son autorité: enfin, la révolution absorba toutes les anciennes institutions, et le territoire de l'Alsace n'eut plus d'autres lois que celles qui régirent la France.

Les villes impériales étaient puissances immédiates de l'Empire; leurs privilèges étaient fort anciens. Pendant les désordres de l'interrègne elles formèrent une ligue, qui fut appelée *décapole*, à raison de leur nombre. Elles levaient des troupes, et souvent réprimaient par les armes les brigandages des possesseurs des châteaux, souvent aussi elles mettaient un frein à l'ambition des évêques. Ceux de Strasbourg exerçaient le pouvoir civil. Outre le *mundat* supérieur, qu'ils tenaient de l'antique donation de Dagobert II, la libéralité des empereurs et la pieuse générosité des seigneurs les avaient enrichis sur les deux rives du Rhin : quelquefois on les voit à la tête d'expéditions militaires. L'extinction de nobles familles, des actes de

dernière volonté ou d'heureuses négociations, vinrent accroître leurs domaines. Les évêques de Bâle n'étaient pas non plus circonscrits dans leurs fonctions apostoliques; ils étaient seigneurs directs du comté de Ferrette, du val de Saint-Grégoire, du Haut-Ribeaupierre et de beaucoup d'autres terres et de châteaux. L'église de Metz avait aussi des fiefs en Alsace, et celle de Spire étendait son diocèse sur la partie septentrionale de cette province, comme l'archevêché de Besançon s'avancait sur la partie du Haut-Rhin qui touche à la Franche-Comté.

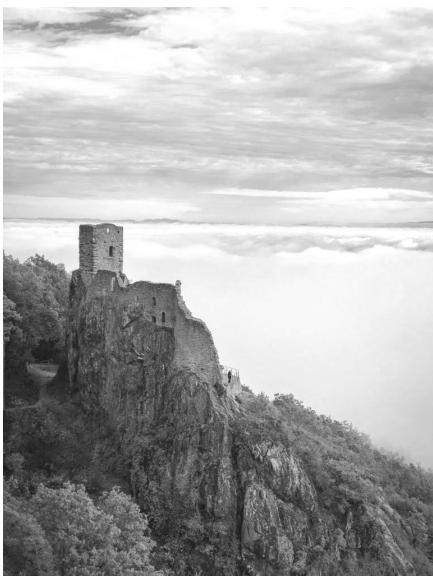
Le temps a détruit beaucoup de familles illustres; il en est d'autres qu'il a épargnées. Les monuments qui font l'objet de cet ouvrage, nous fourniront l'occasion de parler des unes et des autres : nous citerons dès à présent celles qui ont eu le plus d'influence sur les affaires de la province, en plaçant à leur tête les descendants d'Étichon. Peu importe que les auteurs diffèrent sur la généalogie de cette illustre maison; elle n'en a pas moins fait naître et les comtes d'Éguisheim et ceux de Habsbourg; elle ne compte pas moins parmi ses descendants, ce pontife vénéré sous le nom de Léon IX, et ce Gérard d'Alsace, tige des ducs de Lorraine. La famille de Hohenlohe se rattache à celle d'Étichon par son alliance avec Adélaïde, qui d'abord avait donné le jour à l'empereur Conrad II. Une autre Adélaïde avait épousé Robert le Fort, comte d'Anjou et bisaïeul de Hugues Capet : ainsi l'Alsace retrouve dans ses rois le sang de ses ducs. Les comtes de Linange ont succédé à la branche de Dagsbourg par le mariage de Simon de Linange avec Gertrude de Dagsbourg. Les comtes de Flandres, et vraisemblablement les margraves de Baden, doivent leur origine à la famille d'Étichon.

La dynastie de Ribeaupierre brille aussi d'un grand éclat. Son extinction et la volonté de Louis XIV ont fait passer sa succession aux comtes palatins de Birkenfeld, dont les droits étaient établis par le mariage de Chrétien II avec Agathe de Ribeaupierre. Le monarque qui gouverne la Bavière appartient à la branche issue de cette noble alliance. Au 14^e siècle, la maison de Wurtemberg acheta les terres des comtes de Horbourg, et le mariage du comte Eberhard avec Henriette de Montbéliard accrut encore leurs possessions. Les comtes de Lichtenberg eurent pour successeurs ceux de Hanau, et par une nouvelle alliance firent place à la maison de Hesse-Darmstadt. Enfin, les comtes de Saarwerden furent remplacés par ceux de Meurs, qui, à leur tour, s'allièrent dans le 16^e siècle à l'illustre maison de Nassau par le mariage du comte Jean avec Catherine de Meurs. Adolphe de Nassau était de cette maison, que les généalogistes font remonter aux empereurs saliques et même à Dagobert I^{er}.

Nous n'avons entrevu de notre droit public que les masses, de notre histoire que les points les plus saillants. Qu'un étranger, après avoir traversé la Lorraine, arrive sur la crête des Vosges : il sera frappé d'admiration à l'aspect de l'Alsace : sa vue se portera tour à tour sur les monts vaporeux de la Souabe, sur l'onde brillante du Rhin, sur les glaciers de l'Helvétie, enfin, sur la flèche de Strasbourg, à la fois élégante et majestueuse. Mais les détails échapperont à ses regards, et s'il les veut connaître, il descendra dans la plaine; il parcourra les villes et les villages. Nous n'avons montré le temps que comme ce voyageur avait aperçu l'étendue. Que nos lecteurs nous suivent donc au pied de chaque monument, qu'ils en écoutent l'histoire. Alors ces pierres inanimées, ces voûtes gothiques seront des annales vivantes. La demeure crénelée du chevalier, la vieille ogive du monastère, auront pour nous le charme des souvenirs : et quand la feuille flétrie ajoutera par sa chute une année à celles qui ont précipité tant de générations dans le néant; quand l'impétueux aquilon courbera l'arbrisseau qui s'élance du sein de ces tours, nous ferons des vœux pour que ces témoins de notre histoire soient désormais préservés de la destruction : nous implorerons un pouvoir conservateur contre les hommes avides qui ne voient dans ces ruines que des pierres, dans la forêt qui les entoure que des planches. Une ère nouvelle s'ouvre pour l'Alsace : elle a partagé la gloire de la France, elle a partagé ses malheurs. Qu'elle jouisse avec elle des institutions qui lui garantissent une sage liberté; mais qu'à ses espérances elle joigne aussi ses souvenirs : qu'elle garde pour cette nouvelle époque les monuments que les âges ont respectés. Puissent leurs débris n'avoir jamais traversé de siècle plus heureux !



Ribeauvillé



L'état actuel du site des trois châteaux de Ribauvillé; le détail du château de Girsperg et de celui de Saint-Ulrich, de l'extérieur et de l'intérieur.



Au pied des Vosges, à trois lieues nord-ouest de Colmar, Ribeauvillé ferme l'entrée d'une vallée pittoresque qui s'enfonce vers la Lorraine. Les trois châteaux de Ribeaupierre dominent la ville, et se présentent majestueusement aux regards. Le plus élevé semble placé au milieu des deux autres : derrière lui et sur le sommet des montagnes est un pic, que ses noirs sapins ont fait nommer Toennichel. Là sont les débris d'une longue muraille; ils s'étendent jusqu'au-dessus du val de Lièpvre : aussi Schœpflin et l'abbé Grandidier les ont-ils fait entrer dans cette immense ligne de défense dont leur imagination garnit la cime des Vosges du Hohnack à Bergzabern. Nous pensons avec moins d'ambition retrouver ici les traces d'une limite celtique. Dans tous les cas, ce mur n'a aucun des caractères des constructions romaines; il est sans fondations, sans ciment, et rien dans les accessoires n'indique les travaux du grand

peuple. Pour se rendre au château supérieur par un chemin moins escarpé, on monte d'abord sur les collines qui s'élèvent au nord de la ville, et l'on aperçoit non loin du chemin une roche de forme bizarre. Rarement on se refuse à un léger détour pour l'examiner de plus près. On l'appelle *Schlüsselstein* ou *Roche de la clef*, parce qu'une de ses masses est jetée sur les deux pointes les plus élevées, de manière à présenter la forme d'une clef. Le *Schlüsselstein* a vers le nord plus de 60 pieds de haut; il est presque en entier d'agate, et, sous ce rapport, c'est un des monuments les plus intéressants de la nature. Quoiqu'il s'élève sur un territoire druidique, quoique le quartier de roc qui en fait la clef, ait l'air d'être posé sur les aspérités de cette masse sans presque les toucher, nous n'oserions dire que la main de l'homme y soit pour quelque chose.

La vue est ici des plus étendues et des plus riantes. Les champs offrent dans la plaine diverses nuances de culture, on aperçoit un grand nombre d'habitations : Strasbourg, Schlestadt, Colmar montrent au loin leurs clochers, et les coteaux voisins sont couverts de vignes qui produisent les meilleurs vins de l'Alsace. Du *Schlüsselstein* au château supérieur la distance est encore assez grande; le plateau sur lequel est bâti celui-ci, est beaucoup plus haut, et de là cette plaine si variée, si animée, ne paraît plus qu'un vaste plan géographique dans lequel se confondent les collines sur lesquelles l'on s'était d'abord arrêté.

Plusieurs écrivains traitent de pure invention tout ce que les généalogistes ont dit sur l'origine de la maison de Ribeaupierre, et ne la font commencer que vers la fin du 12^e siècle. Toutefois les faits qu'ils rejettent, n'ont rien d'absolument impossible. C'est un Ortolphe de Ribeaupierre, qui se distingue dans un tournoi à Rothembourg en 942; c'est un Wipold de la même maison, qui, à Trèves en 1019, se signale par sa vaillance dans ce genre de combat; enfin, c'est un Anselme de Ribémont, qui se couvre de gloire dans la croisade de Godefroy de Bouillon, et meurt en attaquant Archas dont il pressait vivement le siège. Pantaléon, Henningses et les manuscrits de Specklin¹¹ expliquent la présence d'un Sarrazin dans les armoiries de Ribeaupierre, en attribuant à un Conrad de ce nom tout l'honneur d'une action qui, du consentement des historiens, appartient à l'empereur Conrad III. Au siège de Damas, un Musulman d'une taille gigantesque vient défier les chrétiens; Conrad accepte aussitôt le combat, et d'un vigoureux coup d'épée partage en deux le corps de son adversaire. En général nous n'apercevons ces faits anciens qu'à travers une lueur vacillante et trompeuse; nous ne les rapportons même que pour prouver la haute opinion que l'on avait de l'origine des Ribeaupierre. Au 13^e siècle un incendie consuma leurs archives, et cet événement a laissé peu de ressources à la critique des faits. On a dit que, dans le cours du 11^e siècle, Roch Ursini, exilé de la famille des ducs de Spolette, était venu en Alsace, où il avait construit le château supérieur, qui de son nom aurait été appelé en latin *Rochi Spoletum*; le vulgaire ensuite aurait, par un vice de prononciation, amené peu à peu le nom actuel, qui est en allemand *Rapoltstein*. Mais, outre qu'il y a loin de l'un à l'autre, des chartes antérieures sont là pour démentir cette tradition. Ces chartes, parmi lesquelles il y en a une de Pépin, nous montrent mieux la racine de ce mot. Un homme noble et riche, appelé *Rapoltus*, établit dès le 8^e siècle une habitation à Ribeauvillé. Son nom est plus près de *Rapoltstein* que *Rochi Spoletum*. En 768, Sigefroy fait une donation à son fils Altmannus, et parmi les biens dont elle se compose, on trouve *Ratbaldo villare*, d'où quelques auteurs sont partis pour mettre Sigefroy à la tête de la dynastie de Ribeaupierre. Dans la suite, nous voyons Saint-Henri donner *Rapoltstein* à l'Église de Bâle, et Henri III le reprendre. Après les différends qui agitèrent l'Empire, Henri IV, voulant récompenser la fidélité de Burcard, évêque de Bâle, l'enrichit de son *prædium de Rapoltstein*; et, d'après les termes du diplôme, Schœpflin pense que Ribeaupierre faisait partie du patrimoine des empereurs saliques, auxquels il serait advenu par Adélaïde d'Éguisheim, mère de Conrad II, aïeul de Henri IV. Quoi qu'il en soit, Rodolphe, successeur de Burcard, l'échangea de nouveau avec l'empereur Henri V contre l'avocatie de l'abbaye de *Pfeffers*; mais, le Pape ayant mis opposition à cet échange, les empereurs n'en demeurèrent

¹¹ Daniel Specklin (1536–1589) est un architecte alsacien spécialiste des forteresses et fortifications.

pas moins en possession de Ribeaupierre jusqu'à Frédéric I^{er}, qui le rendit enfin aux prières réitérées d'Ortlieb, évêque de Bâle, avec la moitié de Ribeauvillé. Ce diplôme de Frédéric I^{er} paraît être en opposition avec celui de Henri IV, en ce qu'il rappelle uniquement la donation de Saint-Henri et la reprise exercée par Henri III, comme si rien depuis lors n'avait été changé : au surplus, il est mutilé et manque de date. L'abbé Grandidier croit qu'il est de l'année 1162, ce qui confirmerait pleinement la chronologie de Schœpflin, selon laquelle un Égénolfe d'Urselingen serait l'auteur de cette dynastie, et aurait reçu de l'Église de Bâle l'investiture du château et des domaines de Ribeaupierre quelques années après; mais, dans cette supposition même, la tradition n'abandonne point les ducs de Spolette : car elle les donne aussi pour auteurs à ces Urselingen venus de Souabe. C'est à dater de cette époque que l'incertitude cesse, et nous allons indiquer la succession des Ribeaupierre et les faits les plus marquants de leurs annales.

En 1178 Égénolfe d'Urselingen figure déjà parmi les bienfaiteurs de l'abbaye de Pairis; on le voit dans la même année faire la guerre à Cunon de Horbourg. En 1226, Anselme, fils d'Égénolfe, vend, de concert avec son neveu Ulric II, les droits qu'ils ont sur Kaysersberg à Henri, roi des Romains¹², fils de Frédéric II. Ce même Ulric épousa une héritière de la famille de Castres, parente des ducs de Lorraine. Parmi ses petits-fils l'histoire distingue Anselme *le téméraire*, qui refusa d'entrer en partage avec ses frères et ses neveux. Ses violences lui ayant attiré la colère de l'empereur, il soutint, en 1287, un siège entrepris par Hermann de Baldeck avec les habitants de Colmar et de Kaysersberg, mais qu'au bout de trois jours on fut obligé d'abandonner. Baldeck, en se retirant, mit le feu à Bergheim. Anselme n'était pas homme à demeurer tranquille; il fondit sur les terres de ceux qui avaient pris parti contre lui, et dans l'une de ses expéditions brûla l'église de Saint-Hippolyte. Les manuscrits que j'ai sous les yeux, ajoutent que le curé, voyant son église dévorée par les flammes, se mit à danser et mourut subitement. S'il en faut croire les mêmes documents, le seigneur de Ribeaupierre aurait, dans le cours de cette expédition, incendié plus de 150 villages de Lorraine. Rodolphe de Habsbourg, ne pouvant tolérer tant de désordres, résolut de venir lui-même l'assiéger; mais il ne fut pas plus heureux que ne l'avait été Baldeck : une sédition parmi ses troupes le contraignit à la retraite. Néanmoins il laissa cinquante cavaliers dans le château de Zellenberg, fit construire un château à Guémar, et parvint enfin à soumettre Anselme et à rétablir la paix dans la famille de Ribeaupierre (1288).

Quand Adolphe de Nassau fut élu empereur au préjudice d'Albert d'Autriche, fils de Rodolphe, Anselme se déclara pour Albert. Tout aussitôt Adolphe ravagea ses terres et assiégea Ribeauvillé (1293), brûlant les maisons et coupant les vignes; mais, au bout de dix jours il fut obligé de lever le siège. Ainsi cette illustre maison, sur laquelle le siècle précédent ne nous offrait encore que de l'incertitude, était dès lors parvenue à ce point de splendeur, que l'un de ses seigneurs soutint à lui seul les efforts réitérés de deux empereurs : ainsi cette tour, que le crayon de l'artiste ne montre à nos regards que dans un lointain vaporeux, s'embellit pour l'imagination de tout l'éclat des noms de Rodolphe de Habsbourg et d'Adolphe de Nassau, et ce plateau, où la ronce aujourd'hui croît au milieu des décombres, a vu trois fois les armées impériales déployer leurs bannières. Cependant Anselme paya cher son audace. Cunon de Berckheim, qui était du parti d'Adolphe, ayant réuni 500 hommes, lui prit Guémar; de son côté l'empereur se rendit maître de Colmar, où Anselme avait été reçu avec sa troupe par le magistrat Rösselmann. Devenu prisonnier, ce seigneur fut emmené captif en Souabe. Mais sa carrière ne devait point finir dans les fers : en 1296 il rentra dans ses domaines, et, deux ans après, fit relever le château de Guémar, qui de suite fut consumé par un nouvel incendie.

En 1302 on le voit déjà se livrer à de nouvelles expéditions. Des dissensions avaient troublé la famille de Girsperg, dont le château était situé sur la montagne appelée *Staufenberg*, près de Sulzbach. Anselme voulut en profiter pour l'occuper; mais les Girsperg firent un échange avec Henri de Ribeaupierre : il leur donna celui des trois châteaux que jusqu'alors on appelait *der Stein* (la roche), et qui depuis prit le nom de ses nouveaux possesseurs. Les archives de

¹² Ce titre désigne l' élu au trône impérial du Saint-Empire romain germanique.



Planche 1 : Vue des trois châteaux de Ribauvillé.

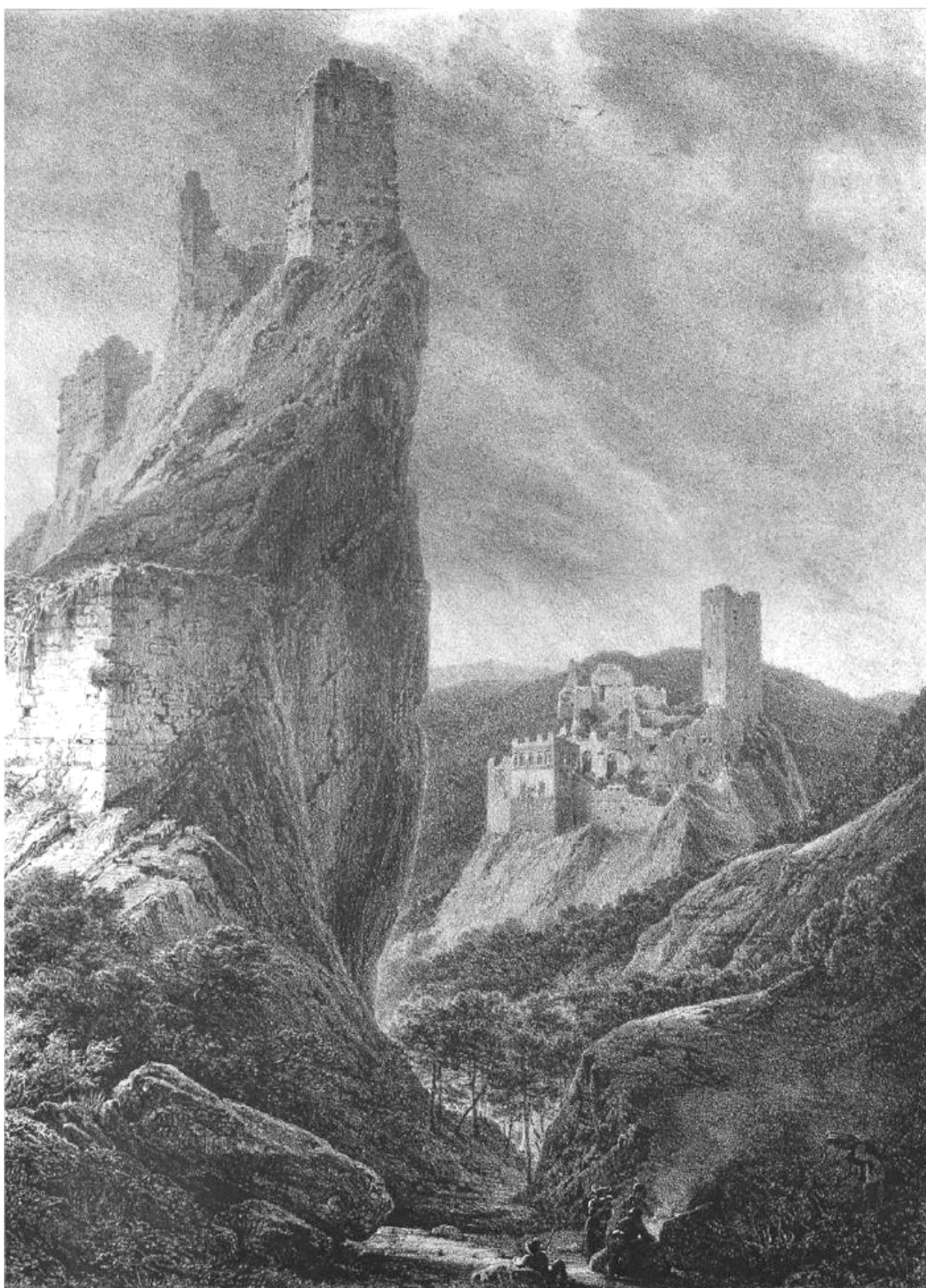


Planche 2 : Vue du château de Girsperg à Ribauvillé.

Ribeauvillé font foi que cet échange, conclu en 1303, ne fut consommé qu'en 1316. L'acte qui l'établit réservait aux Ribeaupierre le droit de rachat. Outre Henri, Anselme avait deux frères, Ulric V et Hermann, sur lequel nous donnerons plus de détails quand nous parlerons du château de Hohnack.

Il paraît qu'Anselme mourut avant l'année 1314. Ce seigneur avait de hautes qualités guerrières; il y joignait un caractère turbulent et inquiet. Ce fut lui qui éleva l'une des chapelles de Dusenbach, en reconnaissance de ce qu'à la chasse il avait échappé au plus grand danger. Poursuivant un cerf avec son ardeur ordinaire, il arrive, sans s'y attendre, à l'extrémité d'un rocher coupé à pic, le cerf franchit l'abîme, le chevalier ne peut retenir sa course, et saute, sans se blesser, sur le chemin, qui est à plus de quarante pieds de profondeur. La tradition a donné le nom de *Hirtzsprung* (saut du cerf) à cette roche, au pied de laquelle la route de Sainte-Marie traverse un étroit défilé. Anselme avait épousé en 1269 Elsa, fille d'un landgrave de Werd; mais sa postérité ne s'étendit pas au-delà de ses petits-fils, et la seigneurie revint en entier à Jean IV, fils de son frère Henri II. D'abord il n'avait eu que la ville supérieure, tandis que l'inférieure était échue aux descendants d'Anselme. Ces partages, et ceux qui se firent dans la suite, divisèrent Ribeauvillé en quatre parties. La ville haute est moins ancienne que la ville basse. Peu avant que la seigneurie advint en entier à Jean, l'empereur Louis V engagea pour quatre cents marcs d'argent tous les juifs qu'il avait à Ribeauvillé. En 1337 on les accusa d'avoir voulu empoisonner les puits et les fontaines, et on en égorgea impitoyablement un grand nombre.

En 1386 Brunon, fils de Jean IV, conclut avec le roi de France Charles VI un traité contre le roi d'Angleterre. Le roi l'y appelle *très cher et bien aimé Brun de Ribeaupierre, chevalier, seigneur de Guyrspar*. Deux ans après, Brunon se fit recevoir bourgeois de Strasbourg, et cette ville paya cher l'honneur de le compter parmi ses citoyens. Un chevalier anglais, nommé Harleston, avait commis des désordres sur les terres de Brunon, et l'avait offensé d'une manière grave. Brunon parvint à le prendre et le retint prisonnier, exigeant une rançon de 100 000 florins. En vain le roi Richard II, en vain l'empereur Wenceslas, beau-frère de Richard, voulurent-ils venir au secours de Harleston; le Pape Urbain VI échoua de même. Strasbourg, sollicité à son tour, soutint avec fermeté son nouveau bourgeois, et la ville fut mise au ban de l'Empire. Pour prix de tant de constance Brunon abandonna ses alliés dans la position difficile où ils s'étaient placés pour lui; et même il se ligua contre eux avec leurs ennemis. Les manuscrits de Specklin parlent encore d'un autre manque de foi. En 1395 Brunon avait engagé Guémar à Henri de Mullenheim, qui appartenait à la ville de Strasbourg par le droit de cité : tout à coup il reprit ce château; mais bientôt les Strasbourgeois vengèrent Henri de Mullenheim; ils assiégèrent Guémar; et l'archiduc Léopold vint à Bergheim, où il apaisa ce différend. Brunon mourut en 1398; il avait épousé Jeanne de Blâmont.

Maximin, son fils, ayant accueilli dans son château de Guémar plusieurs nobles qui exerçaient des brigandages sur les terres voisines, Strasbourg, Bâle et leurs évêques, les villes de Colmar et de Schlestadt s'en emparèrent, et il ne dut qu'à l'empereur Robert sa rentrée en possession. Il fut néanmoins obligé à conclure avec le margrave de Baden une paix *castrale*, par laquelle il lui concédait le droit d'ouverture sur le château et sur la ville. Ce même Maximin de Ribeaupierre était depuis 1399 grand-échanton de Philippe le hardi, duc de Bourgogne, et Catherine, fille de ce duc, lui avait promis de l'épouser, à raison des services qu'il lui avait rendus dans l'administration de ses domaines. Maximin fut fait *landvogt* de l'Autriche antérieure; il accrut ses possessions du château de Pflixbourg¹³ et d'autres fiefs impériaux du val de Saint-Grégoire : enfin, en 1436, il fut fait protecteur du concile de Bâle par le choix du concile même et de l'empereur Sigismond. Il mourut en 1450.

De trois fils qu'il laissa, l'un demeura sans célébrité, le second porta le nom de Guillaume le grand et continua sa race, tandis que son frère Maximin, qui avait été chambellan de Charles

¹³ Orthographié Plixbourg.